

«Parole de Préfet, Sarkozy, Frèche et les autres...» par Cyrille Schott

Il nous avait raconté, avec une impressionnante minutie, son action de Préfet en Alsace (1), il revient cette fois sur son vécu de Préfet de la Région Languedoc-Roussillon « une de nos grandes régions, plus importante, par sa population et le nombre de ses départements, que la Basse Normandie... que je vais quitter après deux années et demie passionnantes » écrit-il d'emblée dans son livre : « Parole de Préfet, Sarkozy, Frèche et les autres... » (2).

Voici donc l'auteur, quittant Caen, pour gagner son nouveau poste à Montpellier «...dans ce Midi réputé rétif à l'autorité de l'Etat», dans une ville où siège l'un des monstres sacrés de la République, une sorte de « grand féodal » ! Georges Frèche. C'est un de ces professeurs de Droit qui déroule une prestigieuse carrière d'élu de terrain, député, Maire, Président de Montpellier Agglomération, Président de la Région Languedoc-Roussillon qui ne réussira jamais à être... ministre !

Un Préfet alsacien à Montpellier

Après Belfort, Nevers, Tours, Colmar, Melun, Arras, Caen, Cyrille Schott, qui fut collaborateur du Président François Mitterrand avant d'être secrétaire général de la Préfecture de la Nièvre, se retrouve le lundi 9 juillet 2007, « à 8 heures précises », devant le Monument aux Morts montpelliérain pour le traditionnel dépôt de gerbe qui ouvre officiellement les fonctions de préfet ! « Il a une bonne tête et une bonne poignée de mains » souligne *Midi Libre*, le quotidien régional. Et l'un des premiers signes de la volonté et du dynamisme du nouveau Préfet se retrouvera dans cet échange que rapporte Cyrille Schott. Evoquant avec son chauffeur un aménagement du bâtiment de la Préfecture qui tardait à être concrétisé, son interlocuteur lui signale que « ici c'est cassé, pas réparé » : le Préfet mettra les choses au clair : «...Maintenant vous avez un préfet alsacien et, avec lui, c'est « cassé, réparé » ! Vous pouvez le répéter ! »

La rigueur selon Fillon !

Et de fait Cyrille Schott mettra, jusqu'en décembre 2008, son dynamisme et ses convictions de haut fonctionnaire au service de l'Etat et des citoyens dans une région difficile marquée par un incessant dialogue-confrontation avec un George Frèche, socialiste en rupture de ban, classé désormais dans la rubrique « sans étiquette » (!) face à un haut fonctionnaire réputé de gauche nommé par Nicolas Sarkozy qui mettra fin à ses fonctions 15 mois après cette nomination !

« Délégué du gouvernement », selon Michèle Alliot-Marie, ministre de l'Intérieur réunissant les Préfets, incité à faire preuve non pas seulement de « rigueur, mais aussi de vigueur » par le Premier ministre... François Fillon, le Préfet (s'engagera avec détermination et responsabilité dans sa mission. Malgré une efficacité reconnue par le terrain, il finira par tomber, victime d'une sorte de complot d'élus de droite qui lui reprochent ses liens avec Frèche ! Un simple coup de fil, l'informeront de ce qu'il appellera « un acte d'autorité de Sarkozy ». Non sans amertume, jeté depuis à la rivière, il constate : « Je suis viré » et il finira donc sa carrière comme conseiller maître en service extraordinaire à la Cour des Comptes car souligne l'auteur du coup de fil : «...On n'a pas voulu que tu sois sans rien ! » Tout au long de ces presque 280 pages apparaît la grandeur et les servitudes d'une fonction de préfet, exaltante mais souvent porteuse d'ingratitude de cet employeur particulier qui s'appelle... l'Etat !

Alain Howiller

(1) « Un Alsacien Préfet en Alsace » Editions du Signe-2018.
(2) « Parole der Préfet, Sarkozy, Frèche et les autres... » - Editions La Valette/Le Noyer - 280 pages - 20 euros.



Les mouvements aléatoires de l'opinion alsacienne avant, pendant et après 1870

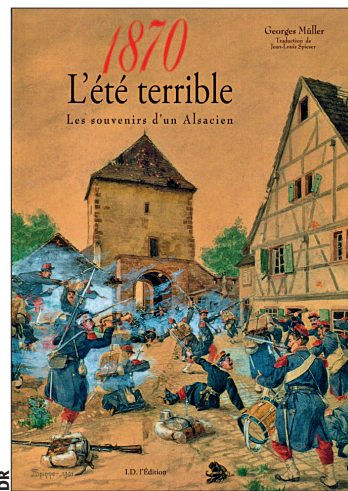
1870, L'été terrible – Les souvenirs d'un Alsacien, Georges Müller, traduits de l'allemand et annotés par Jean-Louis Spieser.

Comment mesurer les sentiments et les pensées d'une population dans une situation donnée ? Ce sont les historiens qui sur la base de données statistiques les déterminent, les nomment, les classent, calculent des pourcentages. Tant de noirs, tant de blancs. Mais il y a du gris, mille nuances de gris. Des sentiments indécis, flous, fluctuants. Des pensées confuses, incertaines ou ambiguës, qui vont tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Loin des analyses politiques réductrices, sinon partisanses, c'est ce que révèlent les souvenirs et les réflexions de Georges Müller, un habitant de Lembach, à une douzaine de kilomètres, 3 heures de marche, du terrain des batailles à Wissembourg, le 4 août 1870, et à Woerth-Froeschwiller deux jours plus tard.

Il avait alors onze ans. A cet âge, on a les yeux ouverts et on dresse les oreilles, on se faufile dans les groupes des adultes, on participe à leurs activités. Quand il rédige ses « souvenirs » en 1893, avec le recul de l'expérience de la politique et de l'histoire, il note que dès avant la déclaration de la guerre, le 19 juillet, les esprits s'échauffaient et se divisaient. Les uns, qui lisaient les journaux, comme les deux instituteurs et monsieur le pasteur, prêchaient la retenue, bien que convaincus que « notre armée est invincible ». Les autres, groupés le soir autour de la fontaine et formant la majorité bruyante, bouillaient d'impatience et faisaient déjà des plans pour reconquérir les territoires de la rive gauche du Rhin, qui avaient été occupés par les armées françaises en 1794 et l'étaient restés jusqu'à la chute du 1er Empire. « Qu'elle était belle l'idée selon laquelle le cours du Rhin ferait office de frontière... Notre nation doit s'agrandir... » Cris de haine contre les Prussiens. « Si on ne les arrête pas, ils vont s'emparer de toute l'Europe... Mais nous allons dépecer leur royaume, décapiter Bismarck... »

La ronde des fake news

Ainsi raisonnaient « les politiciens du village », excités par le brigadier de gendarmerie Hecker qui regardait avec méfiance ceux des villageois qu'il soupçonnait d'avoir dit non à la politique de Napoléon III lors du grand plébiscite du 8 mai (c'était le cas de presque tous les paysans de Lembach) et il ne cessait de répéter furieusement qu'« il nous faut une guerre ». Toni Kirschen, grand de sa personne et grande gueule, charpentier de son état, l'approuvait, assurant que l'Autrichien et le Bavaois, qui partageait la même détestation du Prussien, seront nos alliés. Ainsi bruissaient les « réseaux sociaux » de l'époque et se formaient par rumeur, par contagion ou mimétisme, les certitudes les plus délirantes, dans l'ambiance collective d'un patriotisme qui sous le Second Empire était « enseigné à outrance dans les écoles », avec l'appui de



l'Eglise. L'argument suprême de Toni, au bout de ses discussions, quand il se heurtait aux doutes et aux craintes de ceux qui voyaient dans les guerres une catastrophe pour les peuples, consistait à affirmer que c'est la volonté de Dieu qui gouverne les nations et qu'en conséquence la France ne peut pas perdre...

La guerre tardait à éclater. Du 19 juillet à la bataille de Wissembourg le 4 août, la population vécut deux semaines d'expectative et d'angoisse. Une « drôle de guerre », comme la France en connaîtra une autre en 1939, sans offensive, sans combats, alors que nos armées sont prêtes, « archiprêtes ». Les hypothèses les plus farfelues circulent à toute vitesse sur les réseaux. « Napoléon est trop humain, il veut attendre que les moissons soient rentrées... » Et puis, « les noirs, les turcos ne sont pas encore arrivés ». Le commandement veut les placer en première ligne pour effrayer les Prussiens qui, en attendant, restent loin de l'autre côté de la frontière parce que « leur ravitaillement ne suit pas et qu'ils sont affamés ». La canicule a desséché leurs récoltes. Si Napoléon patiente encore un peu, ils seront si affaiblis qu'on pourra les assommer à coups de bâton ! Comme quoi : le phénomène des *fake news* ne date pas de l'ère d'Internet. Nous le constatons avec amusement. C'est un des plaisirs tout littéraires de ce livre que de montrer avec quelle facilité les hommes perdent la raison, avec quelle force irrésistible la bêtise galope, sous les effets conjugués de la peur et des passions chauvines.

L'épisode Zeppelin

La première irruption du *Graf Zeppelin* dans l'histoire a eu lieu ces jours-là dans le nord de l'Alsace. A la tête d'une escouade de huit dragons, le dimanche 24 juillet, il franchit de bon matin la frontière à Lauterbourg, à la stupéfaction des quelques gendarmes de garde qui donnèrent cependant l'alerte. Il avait pour mission de pénétrer le pays d'une trentaine de kilomètres et d'y repérer les éventuelles troupes françaises. L'expédition fut assez périlleuse. Des coups de feu furent

échangés à Croettwiller, près de l'auberge où les hommes se faisaient servir de la bière. Ils réussirent à s'échapper, mais un cheval fut blessé et le gendarme Köhler, encerclé, ne dut la vie sauve qu'au sang-froid du comte qui retint ses soldats, le libéra et loua même son courage. Le lendemain, après une nuit passée dans la forêt de Hunsbach, nouveaux affrontements. Des morts et des blessés de part et d'autre, du côté de Schirlenhof. Mais le héros, qui se revêt déjà de légendes, le comte von Zeppelin, parvint encore, tout près de Wingen, à se sauver, monté sur un cheval noir qui faisait des bonds de huit mètres...

Le souvenir du comte resta vivace – et fut cultivé – dans la région. La guerre terminée, il fit en sorte que tous ceux, gendarmes et civils, qui avaient souffert du passage de son expédition fussent largement dédommagés. Bien des années plus tard, un mardi 4 août 1908, son dirigeable hanta le ciel de Strasbourg. A midi sonnait, il frôla la cathédrale. Albert Schweitzer se trouvait dans la foule qui applaudissait, le nez en l'air. A la sortie d'un concert à Munich le 26 septembre 1910, où dans le cadre d'un festival de la musique française il venait d'interpréter la *Sinfonia Sacra* de Charles-Marie Widor, il rencontra l'écrivain Stefan Zweig qui lui racontera qu'en cette journée d'août 1908 il se trouvait justement à Strasbourg et qu'il avait lui aussi suivi des yeux la masse dodue du Zeppelin qui lui avait semblé vouloir s'incliner devant la majesté de l'édifice millénaire. C'était « le monde d'hier »...

Zeppelin avait 70 ans. On admirait alors le courage de l'ingénieur. On se souvenait peut-être de l'audace du militaire, qui au terme d'une chevauchée dangereuse à travers la campagne alsacienne avait informé son état major que les troupes de Mac Mahon étaient encore éloignées et la frontière française dégarnie. Les Prussiens eurent le temps de se rassembler avec les Bavaois et les Badois. La guerre attendit encore une dizaine de jours.

L'histoire mondiale est le tribunal du monde

Quand elle devint réalité et que se déroula la bataille de Wissembourg, le 4 août, les citoyens de Lembach, à une quinzaine de kilomètres de là, n'en crurent d'abord pas leurs oreilles. « Quoi, une bataille chez nous, ça ne peut pas être vrai ! » Quand Prussiens et Bavaois encerclèrent deux jours plus tard Woerth et envahirent Froeschwiller, quand des maisons brûlèrent et que des milliers de morts et de blessés jonchaient les collines, la réalité des horreurs de la guerre fit taire les vains bavardages. « Que la guerre est différente en réalité de ce qu'elle est en imagination, com-

bien différente des représentations qu'on en a faites sur les bancs de l'école ! »

Des exactions se produisent. L'anarchie est inévitable. Des *snipers* patriotes fanatiques tirent du haut d'un grenier sur l'ennemi. Répression. Exécution sommaire des civils soupçonnés, après un jugement expéditif. Les soldats en milieu hostile se déchainent. Ils ont faim et soif. Scènes de pillage. Les victimes accusent et ne pardonneront pas. Mais quand avec le recul, à 35 ans, le narrateur relate les faits, il se garde de juger unilatéralement. « Loin de nous l'idée de vouloir stigmatiser les Bavaois et de ne jeter la pierre qu'à eux. Dès le deuxième jour, des quantités invraisemblables de victuailles suivirent l'armée allemande, mais si les Français étaient entrés en Allemagne, eux n'auraient pu vivre que de rapines. Les officiers français auraient d'autant moins pu l'empêcher que la discipline était de toute manière très problématique chez eux. A Froeschwiller ils avaient été incapables d'empêcher les pillages avant même la bataille. »

Qui sait pondérer ainsi ses jugements ? L'historien improvisé, Georges Müller, né à Lembach en 1859, était le fils d'une famille paysanne protestante. Travaillant lui-même au village comme paysan, il se distinguera toutefois dans sa paroisse comme un esprit éclairé (*ein heller Kopf*), qui se mêle de controverses théologiques. Il mourra en 1934 à Mulhouse, auprès de son fils qui, pasteur de la Confession d'Augsbourg, avait pu suivre une vocation qu'il ne lui avait pas été donné sans doute de réaliser lui-même. L'ouvrage *Kriegserinnerungen eines Elsässers 1870-1871*, qu'il a publié en 1894 chez R. Ackermann Buchhandlung Weissenburg i. E., est un document d'une grande qualité narrative, un peu à la manière d'Erckmann-Chatrion, et d'une solide culture philosophique. L'auteur cite Schiller ou Hegel à la fin : *Die Weltgeschichte ist das Weltgericht*.

Après la guerre, de nombreux dommages furent réellement compensés et les reconstructions allèrent bon train. Des fermes incendiées ont été rebâties, plus belles qu'elles n'étaient. Grâce à des dons spéciaux, l'église de Froeschwiller fut reconstruite en plus grand et baptisée *Friedenskirche* ! Le 24 septembre 1876, le Kaiser Wilhelm I visita à cheval la ville de Weissenburg, Froeschweiler et les environs. Enthousiasme des foules, « tout feu tout flamme pour l'empereur », *Seine Majestät*, un noble vieillard. Un gars de Seebach, qui avait assisté un jour à l'entrée de Napoléon dans Strasbourg, jugea que « l'empereur français n'arrivait en rien à la cheville du Kaiser ».

Jean-Paul Sorg

I.D./Edition, septembre 2020. L'ouvrage, 208 pages, superbement illustré de planches signées E. Zimmer, coûte 20 €.